

Chapitre 1

Maïssa fait ses premiers pas dans l'entreprise.
Elle est chaperonnée par Clarisse, 4 ans
d'ancienneté

Elle connaissait les rouages, les visages, les
secrets.

Et surtout, elle savait accueillir.

Maïssa, elle, était nouvelle.

Réservée.

Elle n'avait pas besoin de briller.

Elle voulait juste comprendre, s'adapter,
trouver sa place.

Clarisse la prit sous son aile.

Comme une grande sœur.

Elle lui montra les bureaux, les raccourcis, les
pièges à éviter.

Elle lui offrit son rire comme un abri.

Et peu à peu, Maïssa s'ouvrit.

Elle apprit vite.

Elle se fit respecter.

Mais elle resta silencieuse sur sa vie.

Clarisse, elle, parlait souvent.

De ses enfants.

De ses soirées.

De ses colères.

Mais jamais vraiment de son passé.

Jamais de Jean Loïc.

Ce matin-là, Maïssa entra dans le bureau et sentit tout de suite que quelque chose n'allait pas.

Clarisse était là, assise, le regard vide, les yeux rougis.

Son maquillage était imparfait, ses gestes lents.

— Clarisse... tu veux qu'on parle ?

Clarisse hocha la tête.

Et dans un souffle, elle dit :

— Il m’a envoyé un message.

Jean Loïc.

Il veut revoir les conditions de garde.

Je crois qu’il veut l’effacer encore un peu plus.

Elle se tut.

Puis, comme si les mots avaient attendu trop longtemps, elle se mit à parler.

— Tu sais, je me suis mariée à dix-neuf ans.

J’étais jeune, pleine de rêves.

Je croyais que l’amour allait tout résoudre.

Qu’il allait me protéger, me construire.

Elle regarde le mur, comme si elle y voyait son passé.

— Au début, c’était doux.

Jean Loïc était tendre, attentionné.

Mais très vite, il a voulu que je change.

Que je sois calme, posée, silencieuse.

Il n'aimait pas mes sorties, mes amies, mes rires trop forts.

Elle rit, un rire amer.

— Moi, j'avais besoin de vivre.

De danser.

De sentir que j'étais encore jeune.

Alors j'ai commencé à sortir.

À rentrer tard.

À mentir.

Maïssa ne dit rien.

Elle écoute.

Elle absorbe.

— Un jour, quelqu'un lui a dit que je le trompais.

Je ne sais même pas si c'était vrai.

Je voulais juste respirer.

Il m'a mise dehors.

Sans un mot.

Et il m'a interdit de voir les enfants.

Elle pleure maintenant.

Pas bruyamment.

Mais avec cette douleur qui coule lentement,
comme une rivière souterraine.

— On a trouvé un accord.

Je les vois deux week-ends sur quatre.

Mais ce n'est pas pareil.

Je les ai perdus.

Et je me suis perdue aussi.

Maïssa s'approche.

Pose une main sur son bras.

Et dans un murmure, elle dit :

— Moi, je n'ai jamais eu de mari.

Pas d'enfant.

Mais... ce n'est pas que je n'ai pas aimé.

J'ai aimé, oui.

Plusieurs fois.

Mais jamais assez longtemps.
Jamais assez fort.

Clarisse releva les yeux.

— Comment ça ?

Maïssa regarda par la fenêtre, comme si ses souvenirs y étaient suspendus.

— Des relations qui commencent bien.

Des promesses.

Des regards.

Des nuits douces.

Et puis... le silence.

L'éloignement.

L'incompréhension.

Elle sourit tristement.

— À chaque fois, je me disais : “Cette fois, c’est peut-être lui.”

Mais non.

Ils partaient.

Ou je partais.

Et je restais là, avec mes rêves, mes carnets, et cette solitude qui ne me quitte plus.

Clarisse s'approcha, posa sa main sur celle de Maïssa.

— Tu es forte, tu sais.

Moi, j'ai eu une maison, des enfants, un mari... et pourtant, je suis brisée.

Toi, tu es debout.

Tu tiens.

Maïssa baissa les yeux.

— Je tiens, oui.

Mais parfois, j'aimerais juste... qu'on me tienne aussi.

CsAL

